

## ENTRETIEN AVEC L'INTELLECTUEL MOHAMED DAOUD INTERVIEW WITH THE INTELLECTUAL MOHAMED DAOUD

Propos recueillis par Belabbas Bouterfas

Belabbas BOUTERFAS  
abouterfas@hotmail.com  
Centre universitaire d'Aïn-Témouchent / Algérie

*Résumé* : À travers cet entretien, RAL présente à ses lecteurs et à l'ensemble de la communauté scientifique Mohamed Daoud, professeur au département d'interprétariat d'Oran 1, critique littéraire et traducteur. A cheval sur les deux langues (arabe/français), ce chercheur au CRASC mérite d'être connu par le reste du monde universitaire.

*Mots-clés* : Mohamed Daoud, université, recherche, critique littéraire, traduction

*Abstract*: Through this interview, RAL presents its readers and the entire scientific community with Mohamed Daoud, professor in the interpretation department of Oran 1, literary critic and translator. Straddling both languages (Arabic / French), this CRASC researcher deserves to be known by the rest of the academic world.

*Keywords* : Mohamed Daoud, university, research, literary criticism, translation



La Revue algérienne des lettres RAL a le plaisir de présenter à ses lecteurs Mohamed Daoud, professeur au département d'interprétariat à l'université d'Oran 1, chercheur au CRASC, critique et traducteur. Cet enseignant-chercheur, très discret mais très actif, fait partie de ces intellectuels qui permettent à l'université algérienne d'aspirer à un avenir meilleur. Courtois, humble et toujours au service de la communauté scientifique dont il fait partie, il a accepté de répondre aux questions que le directeur de RAL a bien voulu lui poser.



**Belabbas BOUTERFAS – Bonjour Mohamed Daoud, voudriez-vous vous présenter aux lecteurs de RAL ?**

**Mohamed DAOUD** – Actuellement, je suis professeur au département d'Interprétariat de l'Université Oran 1. Mais pour en arriver à cette posture, je suis passé par plusieurs étapes, dont je vais donner un aperçu. Je peux dire que c'est un parcours modeste mais riche en enseignements ; c'est par l'accès à l'école que j'ai pu entrer en contact avec le savoir et connaître la vie d'une manière générale. C'était au début des années 1960, dans la bourgade de Sidi Safi (rattachée actuellement à la Wilaya de Ain Témouchent), M. Bensafi Said, l'un des rares instituteurs algériens (parmi d'autres enseignants européens) a pris l'initiative de contacter les familles dont les enfants avaient l'âge d'aller à l'école, et ce fut mon entrée dans ce monde tout à fait nouveau, auquel je n'étais aucunement préparé, ce fut un choc et une situation fantastique. C'était aussi avec le trauma d'une guerre qui n'était pas encore conclue entre les Algériens et les Français. À l'époque, le village était, nettement divisé entre « Indigènes » et Européens. Ces derniers occupaient les belles maisons et présentaient les meilleures apparences sur le plan vestimentaire et du mode de vie. Et en dépit de quelques rapports, plus ou moins, ambigus avec la communauté européenne dans cette cité minière meurtrie par la guerre et par la perte des proches et des parents, les deux communautés étaient dans l'attente de quelque chose, et ce fût l'indépendance pour nous et le départ précipité des européens. Au défilé des combattants avec leurs tenues militaires et munis de leurs mitraillettes qui occupaient la place du village un certain jour de l'indépendance, l'enfant scrutait les visages pour aller à la rencontre d'un père disparu ou des oncles qui ont connu le même destin, mais c'était peine perdue, et il fallait une dizaine d'années pour se rendre à l'évidence. L'indépendance était là et il fallait la fêter avec les autres, mais les questions qui taraudaient le petit esprit ne trouvaient pas de réponses, peut-être avec les études il arrivera à en trouver quelques-unes. L'école était pour l'enfant que j'étais, la sortie de l'univers clos du clan familial et la découverte de l'Altérité (d'abord européenne, puis algérienne et arabe avec l'arabisation progressive de l'enseignement primaire). Le cycle primaire achevé, les études du cycle moyen se conclurent, non sans difficultés matériels dans le C.E.M Pierre Brossolette (actuellement Emir Abdelkader) à Beni-Saf et par une formation d'instituteur d'une année à Tlemcen, puis retour à Sidi-Safi pour exercer le métier d'enseignant du primaire. Au début le métier m'a intéressé, mais il ne répondait pas aux ambitions. Il fallait continuer les études, après l'obtention du diplôme du baccalauréat (séries Lettres), je me suis inscrit à l'Institut des Lettres arabes. Arrivé à l'université, j'ai découvert l'activité politique dans le mouvement étudiant et avec, je me suis familiarisé avec les méthodes d'analyse sociologique ; même si à l'époque les méthodes d'analyse enseignées étaient empreintes d'historicisme, d'impressionnisme et d'analyse philologique, les analyses thématiques et sociologiques étaient, pour moi, d'un grand secours. J'ai été très porté sur la lecture et l'analyse des romans. Là intervenaient les écrits de Georges Lukacs et d'autres auteurs qui s'inscrivaient résolument dans cette même démarche. Au cours de l'année préparatoire du diplôme de magister, quelle ne fut pas ma joie avec la découverte d'autres approches, celle de Lucien Goldmann, de Roland Barthes, et des textes des formalistes russes et de la linguistique de Ferdinand de Saussure ! L'essai d'Alain Robbe-Grillet *Pour un nouveau roman* a fait le reste. La théorie et l'analyse du roman étaient pour moi une passion, puis viennent d'autres théoriciens comme Mickael Bakhtine, Tzvetan Todorov, Julia Kristeva, Claude Duchet, Henri Mitterrand pour enrichir mon horizon de recherche. Bien sûr, il y avait d'autres lectures dans le patrimoine

littéraire algérien ; Tahar Ouettar, Abdelhamid Benhadouga, et Rachid Boudjedra ente autres. Des lectures de la littérature moderne arabe : Taha Hussein, Tayib Salih, Naguib Mahfoud, Mahmoud Derwich, etc. et d'ordre philosophique : Adonis, Abed El Djabiri, Mohamed Arkoun. Les journaux : *Algérie- Actualités* ; *El Djemhouria* et *Révolution africaine*. De la littérature comparée à la sociocritique, était mon parcours de recherche, puisque je me suis orienté en préparant mon Magister sur « l'influence du nouveau roman dans le Monde arabe » puis à « l'étude sociocritique du Nouveau roman en France » pour la thèse d'état. Un séjour en France pour une formation alternée de quinze mois pour finaliser ma thèse, m'a ouvert beaucoup de perspectives, avec beaucoup de lectures, beaucoup d'échanges avec des collègues, cela m'a permis également de découvrir que mis à part quelques articles et un nombre très limité de thèses, les études sur la littérature algérienne de langue arabe sont quasiment absentes. Alors je me suis intéressé à un projet d'étude sur cette littérature, en m'inscrivant à la Sorbonne en 1998, mais les difficultés administratives ne m'ont pas permis de poursuivre ces études. En reprenant mes cours à l'université d'Oran, j'ai continué mes recherches sur le « Nouveau roman » tout en menant en parallèle des recherches sur le roman algérien de langue arabe au CRASC que j'ai rejoint en 1999, en tant que chercheur associé et membre du comité de rédaction de la revue *Insaniyat*. Alors j'ai mené plusieurs projets de recherche et organisé plusieurs colloques et rencontres sur la littérature algérienne écrite en arabe et en français. En 2005, j'ai soutenu mon doctorat et depuis, j'ai eu plusieurs responsabilités à l'université d'Oran, à la Faculté des lettres et au CRASC. J'ai assuré l'enseignement de plusieurs modules comme « littérature universelle », « littérature comparée », « littérature arabe moderne », « courants philosophiques contemporains ». Sur le plan de la production scientifique, j'ai rédigé plusieurs articles, organisé plusieurs activités (colloques, séminaires, tables rondes, conférences...). En même temps, j'ai assuré la direction de plusieurs ouvrages collectifs, la participation à des dizaines de colloques nationaux et internationaux, la participation à des comités de rédaction dans plusieurs revues nationales et internationales, la coordination de plusieurs numéros de la revue en Sciences Sociales *Insaniyat* affiliée au CRASC et de la revue en traduction *Maalim* affiliée au Haut Conseil de la langue arabe et la direction des dizaines de travaux de recherche et d'expertise, en plus des contributions journalistiques dans la presse nationale et des sites électroniques étrangers.

**B.B. – Comment et quand avez-vous commencé à écrire ?**

**M.D.** – Mis à part quelques griffonnages sans lendemain pendant la période de l'adolescence, je peux dire que le rapport à l'écriture était pour moi pulsionnel, nourri par une grande curiosité et beaucoup de lectures, mais je n'ai découvert effectivement l'écriture qu'à l'université d'Oran en entrant en contact avec des camarades de l'institut de lettres arabes qui écrivaient à l'époque dans le journal *El djemhouria*, et surtout au sein du supplément hebdomadaire *Ennadi el Adabi*, l'année 1979. À vrai dire, dès le départ, la critique littéraire et l'essai m'étaient privilégiés, je publiais des articles en tant qu'étudiant en graduation et puis en post-graduation dans des revues de l'institut des Lettres arabes de l'Université d'Oran et je participais aux colloques, ceci avant de soutenir mon diplôme de magister. Après avoir soutenu le magister en 1992 et confirmé dans le poste de maître-assistant et chargé de cours (poste intermédiaire précédant celui de maître de conférences, disparu actuellement), mes activités de recherche et de publications se sont intensifiées depuis. L'écriture littéraire pure m'intéressait au début, mais en lisant en 1982 le roman *Cent ans de solitude* de Gabriel Garcia Marquez, j'ai

compris que je ne pourrais jamais arriver à ce niveau...et comme je suis perfectionniste, j'ai arrêté de réfléchir à la carrière d'écrivain, en dépit de quelques gribouillages (poèmes, nouvelles, une esquisse d'un roman en langue française), que j'ai carrément laissé de côté...sincèrement l'écriture littéraire n'est pas mon fort.

**B.B. – En dehors de la langue, quelles différences faites-vous entre la littérature algérienne écrite en arabe et celle écrite en français ?**

**M.D. –** Tout d'abord, il faut signaler que dès le départ, l'administration coloniale a entrepris une opération de destruction de la base sociale et économique en spoliant les terres fertiles des autochtones, ce qui a donné un éclatement des grandes familles, l'errance et la famine. Mais cela n'a pas suffi, il fallait s'attaquer à la superstructure c'est-à-dire ce qui constitue l'imaginaire culturel et langagier pour l'anéantir, la langue arabe et tout ce qu'elle représentait fût combattue (institutions d'apprentissage, écoles coraniques) pour réduire son enseignement aux *zaouïas*. C'est pour ces raisons que la création littéraire en langue arabe a été retardée, et ce n'est que dans les années 1930-1940 que le paysage culturel a vu l'émergence d'une élite arabophone qui a été soutenue surtout par l'association des *Ulémas* musulmans algériens, celle-ci a mis ses revues et journaux à leur disposition, où ils y ont publié des essais et des poèmes. Pour la littérature romanesque, il y a eu durant les années 1940 la publication de quelques textes qui annonçaient timidement l'avènement d'une production narrative en langue arabe et dont les attributs techniques ne pouvaient rivaliser avec la modernité du genre. Il fallait attendre la publication par Rédha Houhou en 1947 d'un long récit *La belle de la Mecque* qui marquera un tournant littéraire, car considéré comme le premier roman moderne de langue arabe en Algérie. L'indépendance acquise et avec la mise en œuvre de plusieurs projets socioculturels dont l'arabisation et la massification de l'enseignement à tous les niveaux et l'encouragement des talents littéraires par le Ministère de la Culture. Ces nouvelles conditions ont permis l'émergence de la nouvelle élite arabophone qui va dominer le champ à partir des années 1970 et 1980 jusqu'à l'heure actuelle. Des noms de romanciers tels que Abdelhamid Benhadouga, Tahar Ouettar, Abdelmalek Mortad, Merzak Bagtache, Djillali Khellas, et bien d'autres. Ces écrivains seront suivis par une autre génération constituée en gros de Laredj Wassini, Habib Sayah, Amine Zaoui, Mohamed Arar, Mohamed Sari, Ahlem Mosteghanemi, Said Boutagine, etc., cette littérature qui est née dans l'euphorie de l'indépendance et des réformes socialistes s'est inscrite dans la doxa officielle et dans la tendance réaliste, reprenant à son compte l'apologie de ces réformes, avec une certaine complaisance. Tahar Ouettar, et en dépit de ses attaches partisans avec le parti unique, il s'est distingué par ses critiques envers les institutions établies et leur idéologie officielle, dans ses romans *L'As*, *Ez-zilzel* et son recueil de nouvelles *Les martyrs reviennent cette semaine*. Le changement politique opéré dans les années 1980, va entraîner un grand désenchantement ressenti par ces écrivains, et donner lieu à des textes romanesques plus critiques en empruntant d'autres voies telles que le fantastique et le merveilleux. La décennie noire des années 1990 a fait le reste. Une nouvelle génération troublée par la violence surviendra armée d'une nouvelle vision qui va rompre complètement avec la vision politique dominante et avec les schèmes d'écriture traditionnels. Je peux citer Bechir Mefti, Hamid Abelkader, Yasmina Salah, H'Mida Ayachi. D'autres plumes ont émergé au début de ce 21ème siècle, dont on peut citer, Ismael Ibrir, Amara Lakhous, Samir Kacimi, Said Khatibi et bien d'autres avec des textes comportant des discours très corrosifs. Tout ceci pour dire que malgré le retard enregistré par rapport

à la littérature algérienne de langue française justifié par les conditions sociopolitiques citées ci-dessus, la littérature algérienne de langue arabe a pu se rattraper et créer des textes d'une modernité avérée, réconfortée par un discours rompant totalement avec celui des années 1970. Ainsi, les deux littératures (arabophone et francophone) puisent leurs thématiques dans le même terroir sociologique et dans la même Histoire, et beaucoup de similitudes se trouvent entre les deux corpus. On peut dire que les romans de Benhadouga ne diffèrent pas beaucoup de ceux de Dib, et ceux de Rachid Mimouni ne diffèrent pas beaucoup de ceux de Ouettar, malgré les différences linguistiques ; ce sont toujours les mêmes discours littéraires qui s'identifient par rapport à la société algérienne et se reconnaissent dans ses ambitions.

**B.B. – Vous qui êtes sur les deux langues, que pensez-vous des écrivains algériens qui écrivent en français ?**

**M.D. –** Bien sûr, je ne pense que du bien, car dès mon jeune âge et en particulier dans le cycle moyen de l'enseignement, j'ai eu l'occasion de me socialiser avec cette littérature et me reconnaître dans la situation sociale du personnage de Mouloud Feraoun « Fouroulou » dans son roman *Le fils du pauvre* en 1968, puis viendra *L'incendie* de Mohammed Dib en 1974, donc la littérature algérienne de langue française m'est familière. *L'incendie* de Dib m'a beaucoup impressionné, à cette époque-là. Arrivé à l'Université vers la fin des années 1970, je découvre Rachid Boudjedra et ses romans dont spécialement *La répudiation*, en même temps, j'ai eu l'occasion de rencontrer plusieurs d'entre eux Tahar Djaout, Rachid Mimouni, Mouloud Mammeri, Rachid Boudjedra, Nourredine Saâdi, Nabile Farès, Yasmina Khadra, Habib Tengour et bien d'autres... J'ai eu à remarquer chez eux leur profond attachement au pays et leur ambition de développer leur littérature vers plus de modernité...Au CRASC, j'organisais des colloques auxquels participaient des écrivains arabophones et francophones, et cela marchait très bien...

**B.B. – La distinction, suscitée par certains, entre les deux littératures est bénéfique pour la création d'un champ littéraire algérien ?**

**M.D. –** C'est vrai que la séparation existe entre les deux littératures, mais je pense que malgré la différence linguistique, le discours littéraire et idéologique est le même du moment que les écrivains des deux langues ont pour matériau la société algérienne et son Histoire. Les personnages ainsi que les éléments de l'espace de la fiction littéraire portent des noms algériens, les événements se rattachent au même milieu et à son Histoire. Il suffit de traduire, pour l'exemple d'un roman francophone en langue arabe pour s'en rendre compte, la même remarque peut se faire pour un roman écrit en langue arabe et traduit en français. Il est utile, à l'occasion de citer le travail titanesque que fait Mohamed Sari qui a traduit plus d'une vingtaine de romans en langue arabe. Pour le champ littéraire algérien qui est fondamentalement bilingue et qui peut devenir trilingue, avec la survenue des romans écrits en tamazight, on peut dire que cela reflète la richesse de notre Histoire millénaire et que notre pays a connu plusieurs cultures et civilisations, généralement dans des rapports de violence et parfois dans le consentement et l'ouverture. Et à ce niveau, on doit faire la différence entre ce qui est culturel et ce qui est politique ou idéologique. Car même si officiellement la langue arabe est louée et la production arabophone encouragée, la réalité est tout autre, il faut assumer cette diversité et faire avec en encourageant la

traduction dans les deux langues et en organisant des rencontres qui réunissent les écrivains algériens, en dépit de leurs différences linguistiques...

**B.B. – *Quelle place occupe la littérature algérienne écrite en arabe dans la sphère littéraire arabe ?***

**M.D. –** Paradoxalement c'est la littérature algérienne de langue française qui était plus connue dans les pays du Moyen-Orient, grâce à la traduction de la première trilogie de Mohammed Dib et de *Nedjma* de Kateb Yacine dans les années 1980. Vers la moitié de ces années, la publication des romans de Tahar Ouettar au Liban et de bien d'autres écrivains qui sont partis en Syrie pour finaliser leurs études supérieures, je veux citer Laredj Wassini et Amine Zaoui, que la littérature de langue arabe commençait à avoir de l'audience. Depuis, d'autres écrivains ont publié dans des maisons d'éditions libanaises dont la prestigieuse Dar El Adab, telle que Ahlem Mostghanemi, d'autres ont suivi Fadéla El farouk, Merzak Bagtache..., donc la littérature algérienne de la langue arabe occupe de plus en plus une place privilégiée dans ces pays, plusieurs romanciers ont été primés tels que Wassini, Sayah et dernièrement Abdelwaheb Aissaoui primé d'un prestigieux prix littéraire *Booker Prize* décerné généralement au meilleur roman arabe et qui a une valeur mondiale. Des journaux et des revues du Moyen-Orient consacrent des articles à la production algérienne, tel que *El Qods el Arabi* dont le siège est à Londres..., donc cette littérature n'est plus ignorée dans ces pays.

**B.B. – *La rentrée littéraire est-elle en train de devenir une tradition ?***

**M.D. –** Malheureusement, on ne peut pas dire qu'il y a en Algérie une rentrée littéraire, même si le salon international du livre d'Alger (SILA) organisé au mois de novembre de chaque année peut donner l'apparence d'une rentrée littéraire, mais c'est une activité qui ne répond pas aux normes d'une rentrée littéraire, en plus c'est une activité orpheline, qu'on organise une fois par an et uniquement au niveau central. Pour organiser une rentrée littéraire, il faut, bien sûr, l'existence de plusieurs facteurs qui organisent le champ littéraire qui est vraiment fragmenté, en plus de l'absence de revues littéraires qui donnent un aperçu sur ce qui se publie, le manque de professionnalisme de la plupart des maisons d'éditions, la faiblesse des associations culturelles et des cafés littéraires qui organisent des rencontres et font la promotion des livres, le peu de prix littéraires, l'école, l'université et les centres de recherche, toutes ces institutions sont vraiment en retard par rapport à ce qui se publie dans le monde des lettres. Ce qui existe comme institutions de valorisation est vraiment très, très faible. En plus, il nous faut beaucoup d'efforts à faire en direction des différents lectorats pour en créer des traditions..., actuellement la situation n'est pas reluisante.

**B.B. – *Mohamed Daoud, vous êtes enseignant et chercheur au CRASC, que pensez-vous de l'état de la recherche dans les sciences humaines et sociales dans l'université algérienne ?***

**M.D. –** Il faut le dire franchement que les autorités nationales, depuis l'indépendance ou du moins à partir des années 1970, ont entrepris une option, celle de la valorisation des sciences dures et techniques, symbole du développement scientifique et économique, les sciences humaines et sociales ne peuvent servir que la fonction idéologique de l'État algérien, donc marginalisées plus au moins. Dans les années 1980, ce fût ces sciences

humaines et sociales qui ont été arabisées, sans aucune préparation sérieuse (absence d'encadrement et d'ouvrages en langue arabe ou traduits dans cette langue), c'était une décision politique prise à la hâte pour répondre à une revendication, certes légitime, des étudiants des filières arabophones qui ne trouvaient pas de débouchés dans la vie économique du pays et surtout dans l'administration francisée à l'époque. Mais ce fut une décision volontariste qui a donné beaucoup de torts aux SHS, il fallait attendre plusieurs générations pour qu'une élite arabophone commence à émerger dans le monde des idées et de la recherche. Alors plusieurs enseignants formés en langue française se sont plus ou moins arabisés, d'autres se sont versés dans la recherche et ont créé des laboratoires de recherche, ce qui a donné par exemple des institutions comme l'URASC transformé plus tard en centre, le CRASC. Cette structure va jouer, durant trois décennies, un rôle important dans la valorisation des SHS, avec l'organisation de plusieurs rencontres nationales et internationales autour de thèmes se rapportant à la société algérienne, d'où la publication de plusieurs ouvrages et de plusieurs numéros de la revue *Insaniyat*. Également le CREAD et des dizaines de laboratoires de recherche spécialisés dans les différents domaines des SHS ont été créés au niveau des universités nationales, également avec des diverses publications... mais est-ce que les résultats de ces recherches sont utiles pour le fonctionnement des institutions étatiques ? Est-ce que les acteurs sociaux et politiques s'y intéressent ? Je ne le pense pas...

***B.B. – Comment expliquez-vous les retards accumulés par notre université et son refus d'ouverture sur la modernité ?***

**M.D.** – Alors il faut faire l'Histoire de l'Université algérienne qui est relativement jeune, et en plus elle a subi les aléas de la politique des pouvoirs successifs depuis les années 1970 jusqu'à l'heure actuelle, c'est-à-dire, en voulant, à tout prix faire de l'université un instrument idéologique au service des plans de développement, celle-ci a été politisée à outrance, permettant à tous les activistes de tous bord d'en faire un terrain de prédilection. Les années 1970 ont vu l'hégémonie des courants de gauche qui soutenaient la politique du socialisme prônée par le pouvoir à l'époque. Les années 1980, le pouvoir a changé de main, et pour finir avec les options définies précédemment, il fallait encourager les mouvements islamistes. La situation politique au niveau international plaidait pour ces changements : l'échec du bloc socialiste et l'émergence de l'Islam politique (Révolution iranienne, le conflit en Afghanistan, etc.). Et eu égard de l'hégémonie du Parti unique, donc l'absence de liberté d'expression et d'organisation politique en dehors de l'université, pour dire que cette dernière est devenue, malgré elle, le lieu de toutes ces expressions politiques, non sans violence entre les mouvements rivaux, chaque mouvement voulait contrôler la masse des étudiants. La violence qui éclatait parfois entre les organisations estudiantines et l'inscription de certaines organisations affiliées aux partis islamistes et ceux du pouvoir dans le marchandage des notes et dans le *lobbying*, ont fini par dépolitiser et puis de dévaloriser l'effort intellectuel à tous les niveaux, il ne faut pas aussi oublier les dégâts occasionnés à l'université par le terrorisme, beaucoup d'enseignants soit ont quitté le pays à la recherche d'autres lieux plus cléments ou carrément assassinés, ceci d'une part et d'autre part, il faut prendre en considération les différentes réformes populistes connues par l'université, dont on peut citer le système des rachats et plus tard celui du LMD, ceci en plus de l'hégémonie de l'administratif sur le pédagogique et scientifique. Tous ces facteurs ont créé un climat délétère et poussé la plupart des enseignants vers une démission réelle. On ne peut changer et aller vers la

modernité dans ces conditions, il faut des réformes de fond qui s'étaleront sur le court, moyen et long terme...

**B.B. – Professeur Daoud, le mot « culture » est devenu suspect dans la société algérienne. Est-ce à cause de la politique suivie par le ministère de tutelle ?**

**M.D. –** Il faut dire que le mot « culture » est un terme polysémique qui acquiert plus d'une centaine de définitions, mais la définition qui fait le plus de consensus est celle d'anthropologue américain Edward Burnett Tylor qui l'a défini en 1871, considérant alors que la culture comprend plusieurs activités, c'est-à-dire à la fois les sciences, les croyances, les arts, la morale, les lois, les coutumes et les autres facultés et habitudes acquises par l'homme dans l'état social. C'est-à-dire tout ce qui a trait aux aptitudes intellectuelles de l'être humain, aussi bien immatérielles que matérielles. Et pour ne pas aller plus vite on retient tout ce qui englobe les arts, dont la littérature, le théâtre, la musique, le cinéma, la peinture, etc. voire tout ce qui a pour la finalité : le savoir et/ou le plaisir, en plus il faut distinguer entre la culture savante et la culture populaire, la première exige une certaine érudition et une grande instruction, donc son public est très limité, tandis que la deuxième elle est ouverte au grand public. Quelque soient les arts et les pratiques culturelles qui s'y rapportent, il y a toujours un public différent ...d'où l'amalgame entretenu envers la culture en Algérie. Par exemple, si le Ministère de la Culture organise une soirée de musique, surtout le genre populaire Rai, c'est la levée des boucliers d'une partie de la population conservatrice qui incrimine entièrement tout ce qui est culturel, alors que les domaines de la culture sont très vastes, et le Ministère organise d'autres activités qui ne sont pas bien valorisées, surtout celles en rapport avec le livre, le cinéma, le théâtre,... les malversations financières (à l'occasion du film arabe, les différentes années culturelles organisées soit en France, à Alger, à Constantine ou à Tlemcen) et qui ont affecté le secteur, ont terni l'image de la culture. Ce qui a provoqué plusieurs malentendus... Il faut peut-être revoir à fond la gouvernance de ce secteur et adopter une stratégie intelligente.

**B.B. – Quelle opinion avez-vous des revues scientifiques universitaires en Algérie et que préconisez-vous pour leur développement ?**

**M.D. –** Tout d'abord, il faut rappeler que les revues ont toujours existé au sein des universités algériennes, des annales de l'université ou des revues d'instituts ou de facultés plus tard. La plupart d'entre elles ont eu une vie éphémère et n'ont pas pu dépasser les trois ou quatre numéros, rares sont celles qui ont pu tenir longtemps. Mais avec la création des laboratoires et des centres de recherche, il y a eu la mise en place de plusieurs revues, chaque institution de recherche possède sa propre revue, instrument qui donne une certaine visibilité et permet aux chercheurs, étudiants et autres publics de suivre la production scientifique. À partir du moment où la publication des articles dans des revues a été prise en compte dans la carrière des enseignants, le phénomène de leur création a pris de l'ampleur, d'où un certain désordre, car la revue est une institution scientifique qu'il faut prendre au sérieux et la pourvoir d'un comité de rédaction stable et d'un certain nombre de contributeurs et d'experts réguliers afin de lui garantir une certaine pérennité, la décision du MESRS de créer des plateformes de revues est une bonne idée, seulement cet outil très utile pour la recherche n'est pas régulièrement consulté par les étudiants et



les chercheurs, d'où la nécessité de sensibilisation autour de son utilité pour les différentes composantes de la communauté universitaire...

***B.B. – Avez-vous des projets littéraires pour cette année ?***

**M.D.** – Oui j'ai des activités en cours, surtout des corrections de plusieurs travaux, dont la coordination d'un ouvrage collectif sur l'œuvre de l'Emir Abdelkader, c'est presque fini, la correction de la traduction d'un article du français vers la langue arabe, un autre article sur un roman, et comme je suis un chef de projet de recherche sur « Les champs littéraires en Algérie » et je suis membre du jury du prix Mohammed Dib, beaucoup de boulot m'attend pour cette fin d'année universitaire... et on verra pour l'année prochaine ...

***Professeur Mohamed Daoud, l'équipe de la Revue Algérienne des Lettres RAL vous remercie d'avoir pris le temps de répondre à ses questions.***